

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Le] mariage manqué [Document électronique] / par M. Théodore Leclercq

SCENE I

p52

La scène se passe dans une ville de province.  
Le théâtre représente une boutique de marchande de  
modes, avec un comptoir de chaque côté.

p53

Madame Mairet, Sophie, chacune dans un comptoir  
opposé.  
Sophie, posant un chapeau ridiculement sur sa tête.  
Madame, qui est-ce qui met son chapeau comme  
cela ? Vous ne devinez pas ? Pardine ! C' est Madame  
Darbaut.  
Madame Mairet.  
Mademoiselle, je vous ai défendu de parler politique.  
Sophie.  
Mais, madame, ce n' est pas parler politique que de  
parler de Madame Darbaut.  
Madame Mairet.  
Pardonnez-moi, mademoiselle. Madame Darbaut  
est femme du maire, et il ne faut jamais s' attaquer  
aux autorités tant qu' elles sont en place. Il n' y a  
que vous qui ne sachiez pas ces choses-là. Madame  
Darbaut, d' ailleurs, ne se fournissant pas ici,  
c' est une raison de plus pour que vous ne vous  
moquiez pas d' elle.  
Sophie.  
Vous préférez donc qu' on se moque de vos pratiques ?

p54

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Madame Mairet.

Taisez-vous, et travaillez. Avez-vous fini le chapeau de Mademoiselle De Mussy ?

Sophie.

Oui, madame.

Madame Mairet.

Et sa robe, est-elle tout-à-fait garnie ?

Sophie.

Pas encore ; mais je vais me mettre après, aussitôt que j' aurai terminé sa collerette.

Madame Mairet.

Tâchez qu' il n' y ait rien à redire, car c' est une tâtilon s' il en fut jamais.

Sophie.

Dame ! Quand on a son âge et sa figure, on doit être plus difficile que quand on est jeune et jolie.

Ma chère cousine a bien à présent...

Madame Mairet.

Voilà encore que je vous prends à appeler

Mademoiselle De Mussy votre cousine.

Sophie.

C' est bien sans y penser, je vous assure ; et vous vous trompez furieusement si vous croyez que j' y mets de la vanité.

Madame Mairet.

Que vous y mettiez de la vanité ou non, je ne veux pas de cela.

Sophie.

Enfin elle est toujours ma cousine, puisque son grand-père était le frère du père de mon père.

p55

Madame Mairet.

Vous ne finirez pas, à ce qu' il paraît ?

Sophie.

Entre nous, je puis bien dire ce qui en est. Et puis, ne le sait-on pas dans toute la ville ?

Madame Mairet.

Parlez, mademoiselle, puisqu' on ne peut pas vous en empêcher ; mais si vous me faites perdre sa pratique...

Sophie.

Ce serait une fière perte ! Elle fournit toutes ses étoffes.

Madame Mairet.

Si cela lui convient et à moi aussi ?

Sophie.

Elle croit, parce que son père a caché son véritable nom sous le sobriquet de Mussy, que la voilà une tout autre personne, et qu' elle n' a plus rien de

commun avec sa famille. Cela fait pitié !  
Madame Mairet.  
Votre père n' avait qu' à faire de même.  
Sophie.  
Pourquoi donc ? Mon père était Pierre Pouzons,  
je n' en rougis pas : ce nom-là vaut bien un nom  
d' emprunt.  
Madame Mairet, avec un ton d' autorité.  
En voilà assez.  
(un moment de silence.)

p56

Sophie.  
Madame, je puis dire que ma cousine a une figure  
étrange.  
Madame Mairet, avec humeur.  
Encore votre cousine !  
Sophie.  
Pardon. Je puis dire que Mademoiselle De Mussy  
a une figure étrange. Comme elle va être belle avec  
ce chapeau-là ! Elle aura bien réfléchi avant de  
choisir son satin. Est-il permis d' avoir un aussi  
mauvais goût ? Du satin blanc bleu !  
Madame Mairet.  
Qu' est-ce que cela vous fait ?  
Oh ! Rien ; mais vous me permettez de faire une  
comparaison avec Madame Darbaut, c' est pour en  
dire du bien. Voilà une femme qui n' a pas besoin  
de choisir ses modes ; tout lui va : elle se coiffe  
en l' air ; elle arrange ses cheveux en dépit du bon  
sens ; avec cela, elle est toujours jolie.  
Madame Mairet.  
Elle engraisse beaucoup.  
Sophie.  
Cela n' empêche pas qu' elle ne soit la plus belle  
femme de la ville.  
Madame Mairet.  
C' est selon le goût. Mademoiselle Juliette a cru  
me faire une grande niche en m' enlevant sa pratique ;  
je vous avoue que cela m' est bien égal.

p57

Sophie.  
Il n' est pourtant pas indifférent, pour une marchande  
de modes, de coiffer un visage comme celui de  
Madame Darbaut.  
Madame Mairet.

Ce que je trouve seulement de ridicule, c' est que la femme d' un homme en place, qui devrait donner l' exemple, se fournisse chez une personne aussi connue pour ses mauvaises opinions que l' est Mademoiselle Juliette.

Sophie.

Ah ! Vous ne parlez pas politique ?

Madame Mairet.

Il n' y a pas de politique là-dedans. Si Mademoiselle Juliette faisait mieux les modes que moi, encore passe ; mais tout ce qui sort de chez elle est lourd, sans goût et sans fraîcheur.

Sophie.

Ce sont les crédits qui lui donnent des pratiques.

Madame Mairet.

Grand bien lui fasse ! Pour moi, je suis corrigée de cette duperie-là. Quand nos dames nous doivent une somme un peu considérable, elles font venir leurs modes de Paris, et nous n' entendons plus parler d' elles : alors il faut les tourmenter ou s' adresser aux maris, et ce sont des longueurs à n' en plus finir : j' aime mieux vendre moins et vendre au comptant ; c' est plus sûr.

Sophie.

C' est bien moins honorable aussi.

## SCENE II

p58

Les précédens, M Fillars.

M Fillars.

Bonsoir, Madame Mairet ; Mademoiselle Sophie, je suis votre serviteur.

Sophie.

Votre servante, Monsieur Fillars.

M Fillars.

Eh bien, mesdames, qu' est-ce qu' on dit de neuf ?

Sophie.

C' est à vous qu' il faut le demander, car vous êtes une vraie gazette.

M Fillars.

Depuis quelque temps je ne vais plus nulle part.

Madame Mairet.

Vous ?

M Fillars.

Le monde m' ennuie à périr.

Sophie.

En voilà du nouveau, vous qui en demandiez.

Madame Mairêt.

Vous allez pourtant dans la première société.

M Fillars.

Certainement ; mais depuis peu ils ont tous pris un ton, des manières insupportables. C' est à n' y pas tenir. La receveuse, l' autre jour, ne s' est-elle pas

p59

avisée de me regarder du haut de sa grandeur ; la receveuse, qui était si contente de venir dîner chez moi avec son mari, lorsqu' ils sont arrivés ici ! Ils sont riches maintenant, ils ont un carrosse ; ils ont oublié cela.

Madame Mairêt.

Elle paie bien, et fait beaucoup de dépense.

M Fillars.

D' abord, toutes les femmes de receveur aiment les chiffons. Elle paie bien... le beau mérite ! Il vaudrait bien mieux qu' elle ne payât pas bien, avec des places aussi lucratives ! à propos, savez-vous ce que Monsieur Gaulot est allé faire à Paris ?

On dit qu' on lui retire sa direction.

Madame Mairêt.

Monsieur Gaulot ! Qu' est-ce donc qu' il a fait ?

C' est un si brave homme ; ce sont de si bonnes gens dans cette famille-là, en général !

M Fillars.

Bah ! Bah ! Il y a dix ans qu' ils ont cette direction ; chacun son tour.

Madame Mairêt.

Vous ne demandez que plaie et bosse, vous.

Sophie.

Je parie que je sais qu' est-ce qui fait retirer la place à Monsieur Gaulot.

M Fillars.

Contez-moi donc cela.

Sophie.

C' est Madame Du Renay, j' en suis sûre.

p60

M Fillars.

Elle en est bien capable.

Sophie.

On dit qu' elle et Madame Gaulot ne pouvaient se souffrir.

Madame Mairêt.

Je mettrais ma main au feu que Madame Gaulot n' a jamais détesté personne.

Mauvaise habitude que vous avez là, Madame

Mairet ; il ne faut jamais se presser de mettre sa main au feu pour qui que ce soit. Eh bien, Mademoiselle Sophie ? ...

Sophie.

Eh bien, Madame Du Renay, qui a de grandes protections à Paris pour faire destituer qui elle veut, les aura employées contre Madame Gaulot.

Madame Mairet.

Ce ne sont que des suppositions.

M Fillars.

Qui sont très-vraisemblables.

Sophie.

Madame Du Renay s' en est vantée.

M Fillars.

Elle est si avantageuse.

Madame Mairet.

Le bel avantage de passer pour méchante !

M Fillars.

Oui, oui, cela fait respecter.

p61

Sophie.

Il est vrai qu' elle l' a dit dans un moment d' humeur.

M Fillars.

Preuve qu' elle le pensait : c' est justement quand on a de l' humeur qu' on déguise le moins ses sentimens.

Sophie.

C' était en revenant de chez Madame Gaulot, qui avait eu la maladresse de la camper devant une croisée, le soleil lui donnant en plein sur la figure. écoutez donc aussi, quand on reçoit la visite de quelqu' un qu' on a intérêt de ménager, on ne le campe pas devant une croisée ; n' est-ce pas donc, Monsieur Fillars ?

M Fillars.

Cela ne s' est jamais fait.

Madame Mairet.

Mais d' où tenez-vous donc toutes ces sottises-là, Mademoiselle Sophie ?

Sophie.

De la femme de chambre de Madame Du Renay elle-même.

Madame Mairet.

Et vous me ferez croire qu' elle causerait la ruine de toute une famille pour une pareille misère ?

Sophie.

Misère ! Comptez-vous pour rien, madame, le désagrément d' être en plein soleil quand on met autant de blanc que Madame Du Renay, et qu' on le met aussi mal ? On a l' air d' un masque. Personne

ne se soucie de cela.

p62

M Fillars.

Mademoiselle Sophie, vous pourriez bien ne pas vous tromper : je me rappelle une aventure à peu près pareille, qui rend très-probable ce que vous venez de nous dire.

Sophie.

Madame croit que j' invente.

M Fillars.

Je ne le crois pas, moi.

Madame Mairet.

Et vous trouvez cela bien, Monsieur Fillars ?

M Fillars.

Voulez-vous que j' en pleure ? Les gens qui n' ont pas d' économies ne m' ont jamais fait pitié. Savez-vous que les Gaulot pouvaient mettre hardiment de côté au moins deux mille écus par an, et que ces deux mille écus, depuis dix ans, avec les intérêts et les intérêts des intérêts, feraient aujourd' hui une somme qu' ils seraient bien contents de retrouver ?

Mais non, on a voulu briller ; on roulait voiture ; on était de toutes les fêtes ; on avait même son jour pour recevoir : c' est fort agréable, si cela pouvait durer. Quand on n' a rien autre chose qu' une place, il faut se conduire autrement. Que de gens j' ai vu faire de la poussière, qui voudraient bien à présent être aussi avancés que moi ! Dame ! Je ne brille pas, non plus ; je ne cherche pas à m' en faire accroire : je vais tout doucement, et je n' ai pas de plus grand plaisir que quand je vois tomber ceux qui voulaient courir plus vite que moi.

p63

Madame Mairet.

Si tout le monde se conduisait comme vous, les pauvres ouvriers seraient bien à plaindre.

M Fillars, en se frottant les mains.

On ne leur ferait pas banqueroute au moins, Madame Mairet, car je paie bien exactement.

Madame Mairet.

Vous ne dépensez rien.

M Fillars.

J' augmente mon avoir ; et quand j' entends les autres parler de leurs chevaux et de leurs beaux équipages, je parle de mes terres, moi, et ce sont encore eux qui m' envient.

Madame Mairet.



Ils pensent bien à cela !

M Fillars.

J' y pense, moi. Par exemple, il y a encore un de vos voisins qui fait l' important aujourd' hui, et qui dans un an, peut-être, n' aura pas de pain ; ce que je dis est à la lettre.

Madame Mairêt.

Qui donc ?

M Fillars.

Chez le préfet, dimanche dernier, un monsieur a refusé de se mettre à une table de jeu avec moi.

Madame Mairêt.

Ce n' est pas Monsieur Arnoult ?

M Fillars.

Non, ce n' est pas Monsieur Arnoult, quoique je pourrais bien en dire autant de lui.

p64

Madame Mairêt.

Monsieur Arnoult a de la fortune.

M Fillars.

Je souhaite qu' il lui en reste assez pour payer ses créanciers.

Madame Mairêt.

Ne badinez pas : sa femme me doit de l' argent.

M Fillars.

La somme est-elle forte ?

Madame Mairêt.

Je ne serais pas contente de la perdre.

M Fillars.

Dans ce cas, faites vos diligences, si vous m' en croyez.

Madame Mairêt.

Mais êtes-vous bien sûr ?

M Fillars.

Fiez-vous à moi. Je suis au courant de tout ce qui regarde les gens qui ont de mauvaises affaires.

Madame Mairêt.

Alors vous ne vous occupez pas de ceux qui sont heureux.

M Fillars.

Je les attends.

Madame Mairêt.

Vous vous êtes créé là un joli plaisir.

M Fillars.

Pourquoi a-t-on l' air de me narguer ? Est-ce que je ne les vaux pas bien tous ? Je n' ai pas besoin d' eux ;

p65

je ne leur demande rien ; mais tant qu' ils me  
feront des impertinences...  
vous vous êtes mis cela dans la tête. Vous êtes trop  
susceptible.

M Fillars.

Trop susceptible ! Quand l' un manque de me jeter  
par terre en passant à cheval auprès de moi, et  
qu' un autre baisse le store de sa voiture pour ne  
pas me voir ! Si vous appelez cela être trop  
susceptible...

Madame Mairet.

Vous voudriez que tout le monde allât à pied.

Sophie.

Oh ! Pour cela, madame ne dit pas une fausseté ;  
et, s' il faut être de bonne foi, il y a long-temps  
que je me suis aperçue de la haine que porte M  
Fillars à tous les gens qui ont voiture.

M Fillars.

Je m' en passe bien, moi.

### SCENE III

Madame Mairet, M Fillars, Sophie, M Ducastel.

M Ducastel.

Madame, avez-vous des gants ?

Madame Mairet.

Oui, monsieur. Sophie, faites voir des gants à  
monsieur.

p66

Sophie.

C' est pour vous, monsieur ?

M Ducastel.

Oui, mademoiselle.

Sophie.

Sont-ce des gants ordinaires, des gants de castor  
ou des gants de peau de daim que monsieur désire ?

M Ducastel, montrant ses gants.

Ce sont des gants comme ceux-ci.

Sophie.

Des gants de société ; fort bien. Madame, vous les  
avez de votre côté. Non, non, je me trompe ; je suis  
si étourdie ! Monsieur, je crois que voici une paire  
qui vous conviendra à merveille. Voulez-vous me  
permettre de mesurer sur votre main ? C' est  
absolument cela. J' avais remarqué que monsieur  
n' avait pas la main forte.

M Ducastel.

Combien vous dois-je, mademoiselle ?

M Fillars.

Je ne me trompe pas, c' est Monsieur Ducastel.

M Ducastel.

Ah ! Ah ! C' est vous, Monsieur Fillars !

M Fillars.

Comment êtes-vous dans ce pays-ci ? Vous ne changez pas du tout. Il y a bien six ans que je n' ai eu l' honneur de vous voir, vous êtes toujours le même.

M Ducastel, à Madame Mairet.

Madame, je voudrais aussi une couple de jabots.

p67

Madame Mairet.

Nous n' en avons pas de montés pour le moment ; mais si monsieur veut se donner la peine d' attendre, ce ne sera pas long. C' est en batiste sûrement ? Nos messieurs n' en portent pas d' autres.

M Ducastel.

Comme vous voudrez, madame.

Madame Mairet.

Sophie, allons vite, deux jabots de batiste pour monsieur. Donnez-m' en un, vous ferez l' autre.

Monsieur, faites-moi le plaisir de vous asseoir.

(M Ducastel s' assied sur le devant du théâtre ; M Fillars prend un siège auprès de lui.)

M Fillars.

C' est donc pour un mariage que vous faites toutes ces emplettes ?

M Ducastel.

Mon linge s' est tellement abîmé en route, que je n' ai pas une chemise dont le jabot soit mettable.

M Fillars.

Vous ne voulez pas me dire le fin mot. Vous avez des prétentions, je vois cela du premier coup d' oeil. Voyons, dites-moi ce que vous venez faire dans cette ville, où vous n' êtes jamais venu. C' est à coup sûr quelque chose qui en vaut la peine ; car vous n' êtes pas homme à vous déranger pour rien. J' ai su que

p68

vous aviez eu le malheur de perdre monsieur votre père ; cette nouvelle m' a causé un véritable chagrin ; et je ne puis pas vous dire l' humeur que j' ai eue contre Madame Dubriel, votre cousine, en apprenant qu' elle n' avait porté le deuil que six semaines.

M Ducastel.

Je l' ignorais.

M Fillars.

Je puis vous le certifier. La terre de Madame Dubriel n' est qu' à dix lieues d' ici, il ne m' a pas été difficile de m' assurer du fait. Pour un oncle, six semaines de deuil, c' est un peu leste. Vous devez vous trouver bien seul à présent dans votre grand château ?

M Ducastel.

Je fais beaucoup travailler.

M Fillars.

Vous avez donc des projets ? Je suis sûr de ne pas m' être trompé. Vous venez nous enlever quelqu' une de nos belles. Mais comment aurez-vous pu faire un choix ? Vous ne connaissez personne dans la ville. Eh ! J' oubliais le vieil abbé de Montègre, avec qui votre père était lié. C' est le plus grand marieur qui soit au monde ; il se sera chargé de la commission. Vous riez ; m' y voilà. Ce n' est pas trop sot de deviner tout cela sur une simple paire de gants et deux jabots.

M Ducastel.

Non, sans doute ; car c' est la vérité, à l' exception de l' abbé de Montègre, qui n' est pour rien dans cette affaire.

p69

M Fillars.

à présent, dites-moi le nom de la demoiselle.

M Ducastel.

Devinez.

M Fillars, élevant la voix.

Madame Mairet, qui est-ce qui est à marier ici ?

M Ducastel, bas à M Fillars.

Il n' y a point de nécessité à mettre cette femme en tiers dans ce que nous disons.

Madame Mairet.

Vous.

M Fillars, haut à Madame Mairet.

Bien obligé. (à M Ducastel.) elle n' a pas compris ma question. Nous disons donc...

M Ducastel.

C' est vous qui dites ; je ne dis rien.

M Fillars.

Diantre ! J' ai beau chercher, je ne vois personne ici qui vous convienne. Mademoiselle Davaine est trop jeune, et elle n' est pas jolie. Célestine De La Mare a une inclination. C' est peut-être Mademoiselle De Fougères ; mais elle louche, et elle prend déjà du tabac. à moins que ce ne soit la petite Pajol, qui a le bout du nez rouge... je suis

imbécile... c' est Aglaé De Saint-Ange ; la voilà trouvée ! Vous n' êtes pas de la ville, le bruit de son aventure n' aura pas été jusqu' à vous... c' est elle. Elle est bien aimable ; nous n' avons rien de mieux. En la tenant isolée, ne la quittant pas, elle peut faire une femme charmante.

p70

M Ducastel.

Eh bien ! Ce n' est pas encore cette demoiselle-là.

M Fillars.

C' est donc une veuve ? Madame De La Blotterie, peut-être, qui se peint les sourcils, et qui a un faux ratelier par en haut.

M Ducastel.

Ce n' est point une veuve.

M Fillars.

Alors, je m' y perds.

M Ducastel.

Cherchez donc bien.

M Fillars.

Que voulez-vous que je cherche ?

M Ducastel.

Vous me faites trembler de penser que ma future n' est pas plus connue de vous, qui paraissez si bien connaître tout le monde.

M Fillars.

Nommez-la-moi, je vous dirai bien ce qui en est.

M Ducastel.

Non. Si vous l' eussiez devinée, je ne vous aurais pas démenti ; mais je ne vous la nommerai pas. Ces choses-là demandent du secret.

M Fillars.

Du secret ! Il n' y a pas de secret sans exception.

M Ducastel.

écoutez donc : cette personne n' habite peut-être pas la ville.

p71

M Fillars.

Si elle habite le département, je la connais. Chez qui devez-vous vous trouver avec elle ?

M Ducastel.

Je n' en sais rien.

M Fillars.

Qui est-ce qui doit vous présenter ?

M Ducastel.

Tenez, je vais vous lire la lettre que j' ai reçue à ce sujet, en vous cachant cependant le nom de la personne en question et la signature de celui qui m' écrit.

M Fillars.

Celui qui m' écrit ! Pas de doute déjà que la lettre ne soit d' un homme.

M Ducastel.

Vous verrez si vous reconnaîtrez le portrait qu' on me fait.

M Fillars.

Lisez.

M Ducastel tire de sa poche une lettre qu' il lit.

" mon cher ami... "

M Fillars.

Mon cher ami !

M Ducastel.

Ah ! Voici l' endroit. " mademoiselle De... "

M Fillars.

C' est une demoiselle De...

M Ducastel, continuant.

" Mademoiselle De... est fort raisonnable. "

p72

M Fillars.

Après.

" elle a de l' esprit et de l' instruction. "

M Fillars.

Cela ne dit rien.

M Ducastel.

" elle tient à une des premières familles de la ville. "

M Fillars.

Chaque famille ici a la prétention d' être la première famille de la ville.

M Ducastel.

" elle n' a qu' un frère qui est d' une assez mauvaise santé. "

M Fillars.

Comme tous les frères des demoiselles à marier.

M Ducastel.

" c' est une personne simple dans ses manières et sans aucune prétention. "

M Fillars.

Cette demoiselle-là n' est pas d' ici.

M Ducastel.

" qui est généralement aimée et estimée. "

M Fillars.

Généralement.

M Ducastel.

" je crois pouvoir affirmer que cette alliance vous

convient sous tous les rapports, et que vous ne vous repentirez jamais de l' avoir contractée. "

p73

M Fillars.

Cette lettre est de l' abbé de Montègre ; il n' y a que lui qui puisse affirmer ces choses-là.

M Ducastel.

" je ne parlerai de rien à Madame De... ni à sa fille, avant de vous avoir présenté chez elle. "

M Fillars.

Arrêtez un instant, je vous prie. " je ne parlerai de rien à Madame De... ni à sa fille. " cette demoiselle n' a donc qu' une mère ? Ou bien elle a un père aussi ; mais un de ces pères comme nous en voyons plusieurs, qui ne comptent pour rien dans leur maison, et qui ne servent qu' à donner un nom aux enfans de leur femme. Continuez : je croyais avoir trouvé un renseignement, et je suis toujours dans la même ignorance.

M Ducastel.

" vous pouvez avoir la certitude que personne ne sera prévenu. "

M Fillars.

Oh ! Que voilà bien une phrase de faiseur de mariages ! " personne ne sera prévenu ! " pas même vous peut-être. Que d' entrevues où personne n' est prévenu et où tout est arrangé d' avance ! On surprend la demoiselle dans un négligé plein de recherche, s' occupant d' une broderie délicate ou de quelque autre bagatelle qui semble absorber toute son attention, au milieu d' un salon tapissé de dessins faits par elle seule, et qui le plus souvent ne sont que l' ouvrage de son maître. Le piano est tout prêt, le livre de

p74

musique ouvert à la sonate qu' on étudie depuis quinze jours. Les jeunes frères et soeurs, groupés autour de leur aînée, sont en admiration devant elle, et lui font mille caresses qu' elle reçoit avec une grâce et une bonté touchantes : tout respire l' harmonie et l' union. Le prétendu, ébahi, transporté, brûle déjà de faire partie d' une aussi aimable famille ; et, pour mettre le comble à son ravissement, après l' avoir étourdi de chants et de musique pendant une heure ou deux, on finit par accorder

une gavotte aux instances d' un ami officieux aposté  
là par hasard, et sans que rien ait été prévu.

M Ducastel.

Pour la musique, je suis sûr de n' en pas entendre.

M Fillars.

Comme vous êtes musicien, il est possible qu' on  
ne se risque pas à jouer devant vous ; mais vous ne  
connaissez rien à la danse, et vous n' éviterez pas  
la gavotte, ou au moins quelque petit menuet. Au  
surplus, cela ne fait rien ; voyons le reste.

M Ducastel.

C' est tout.

M Fillars.

Vous badinez ?

M Ducastel.

Non.

M Fillars.

Et la taille, l' âge, la figure, on ne vous en dit  
pas un mot ? On vous avait donc écrit sur tout cela  
avant cette lettre, car le moyen de croire que vous  
ayez

p75

fait plus de soixante lieues sur des renseignemens  
aussi vagues.

M Ducastel.

C' est pourtant la vérité.

M Fillars.

Allons donc.

M Ducastel.

La personne qui m' écrit a toute ma confiance ; et,  
quoi que vous en puissiez dire, je ne crains pas  
d' avoir fait un voyage inutile.

M Fillars.

Vous avez une foi robuste. Quant à moi, je trouve  
cette lettre si insignifiante, qu' il me semble que  
vous pourriez la publier ici même, sans craindre de  
compromettre la demoiselle qu' on prétend vous  
désigner. Enfin, il ne faut que de la patience : une  
personne comme vous ne peut pas être long-temps  
dans la ville sans que l' on sache ce qu' elle y est  
venue faire ; et demain ce ne sera plus un secret.

Que faites-vous ce soir ?

M Ducastel.

Vous avez spectacle, je compte y faire un tour.

M Fillars.

Permettez-vous que je vous accompagne ?

M Ducastel.

Volontiers.

M Fillars.

Je vous demanderai seulement la permission d' aller



rompre un engagement : c' est l' affaire d' un instant ;  
ce n' est qu' à deux pas.

p76

M Ducastel.

à la bonne heure.

M Fillars.

J' y cours. (bas.) songez à marchander avec Madame  
Mairet, parce qu' elle a la réputation d' être fort  
chère ; et pour sa fille de boutique, vous ne lui  
donnez rien : ce n' est pas l' usage ici. (haut,  
en s' en allant.) je ne vous dis pas adieu, mesdames.

#### SCENE IV

Madame Mairet, M Ducastel, Sophie.

Madame Mairet.

Je vous demande mille excuses, monsieur ; mais  
quand on veut que l' ouvrage soit bien fait, il faut  
y mettre le temps.

Sophie.

Voilà mon jabot fini : est-ce comme cela que vous  
le vouliez, monsieur ?

M Ducastel.

C' est on ne peut mieux, mademoiselle.

Sophie.

Comme je travaille très-vite, on pourrait croire  
que je ne travaille pas avec soin, cependant il est  
impossible de faire des ourlets mieux que je ne les  
fais. Les messieurs ne se connaissent guère à cela,  
c' est tout simple : cependant on sait toujours  
distinguer des points réguliers d' avec des points  
comme j' en vois faire à tant de femmes qui s' imaginent  
savoir

p77

travailler, et qui ne s' en doutent pas... c' est  
pour votre commodité, monsieur que vous restez  
dans ce coin-là ?

M Ducastel.

C' est pour éviter l' air qui vient par-dessous votre  
porte.

Sophie.

Vous avez raison ; elle ferme bien mal.

Madame Mairet.

Sophie, faites-moi donc penser à envoyer demain

la servante chez le menuisier, afin qu'il voie à l'arranger.

## SCENE V

Madame Mairet, Sophie, M Ducastel dans le fond du théâtre, Mademoiselle De Mussy.

Mademoiselle De Mussy.

Eh bien ! Madame Mairet, et mon chapeau, et ma robe, et ma collerette ?

Madame Mairet.

Tout cela est prêt, mademoiselle.

Sophie.

à l'exception de votre garniture, que j'achève.

Mademoiselle De Mussy.

Vous avez encore quelque chose à faire ?

Sophie.

Ce n'est presque rien.

p78

Madame Mairet.

Vous aurez le tout demain à dix heures, comme nous en sommes convenues.

Mademoiselle De Mussy.

Je veux l'avoir ce soir. Demain à dix heures !

J'aurai bien autre chose dans la tête demain à dix heures ! Pourquoi n'aidez-vous pas votre fille de boutique, au lieu de faire des jabots ? Est-ce que j'ai besoin de jabots, moi ?

Madame Mairet.

On ne peut pas travailler à deux sur votre garniture.

Mademoiselle De Mussy.

Ce sont de mauvaises raisons que cela. J'ai vu quelquefois chez Mademoiselle Juliette plus de cinq ouvrières occupées à la même robe. D'ailleurs, qui vous empêchait de faire passer des nuits ? On ne fait pas autre chose chez Mademoiselle Juliette.

Madame Mairet.

Mademoiselle Juliette ! Mademoiselle Juliette ne fait pas passer des nuits quand cela est inutile.

Vous ne m'aviez demandé votre robe que pour demain.

Mademoiselle De Mussy.

Je veux l'avoir ce soir. Où est mon chapeau ?

Madame Mairet.

Sophie, montrez le chapeau.

Sophie.

Le voici, mademoiselle, bien frais, bien joli, et qui vous siéra on ne peut mieux.

Mademoiselle De Mussy.

Ah ! Quelle horreur !

Madame Mairet.

Comment donc, mademoiselle !

Mademoiselle De Mussy.

Mais c' est une abomination. Je vous ai donné du satin blanc, et vous me rendez un chapeau bleu.

Madame Mairet.

Je vous répons, mademoiselle, que c' est bien votre satin.

Mademoiselle De Mussy.

Et moi, je vous répons que c' est faux. Mon satin est un satin fort, et celui-ci une pelure d' ognon.

Le mien est blanc, et le vôtre est bleu. Je m' y connais peut-être.

Madame Mairet.

Pour la couleur, c' est l' effet des lumières. Au surplus, mademoiselle, vous avez remporté chez vous le restant de votre étoffe, vous comparerez demain au jour, et vous verrez que c' est la même chose.

Sophie.

Si mademoiselle nous eût laissé faire toutes les fournitures...

Mademoiselle De Mussy.

Je ne vous parle pas, mademoiselle. Je verrai que c' est la même chose ; je ne verrai rien du tout ; car je ne veux pas de cette guenille-là. Un chapeau bleu ! Prétendre me faire croire que j' ai voulu un chapeau bleu ! Vous perdez donc tout-à-fait la tête, Madame

Mairret ? Cela n' a pas le sens commun. J' aurais dû m' en douter. Je ne sais quelle manie j' ai de me fournir ici ; on n' y vend que de la drogue. Le joli chapeau ! Ne dirait-on pas qu' il a servi d' étalage pendant six mois ? Je vous avais demandé du tulle aussi ; pourquoi m' avez-vous mis de la blonde ?

Madame Mairret.

Vous aviez parlé de tulle d' abord, mais vous avez fini par convenir que la blonde serait plus adoucissante.

Mademoiselle De Mussy.

Plus adoucissante ! Je ne me suis jamais servi de ce mot-là. Dites que vous avez mis de la blonde

parce que vous n' aviez pas de tulle chez vous :  
vous êtes si bien assortie !

Madame Mairet.

Sophie, montrez à mademoiselle le carton où sont  
les tulles.

Mademoiselle De Mussy.

Continuez ce que vous faites, mademoiselle ; c' est  
plus essentiel. Qu' est-ce que c' est que ce  
chiffonnage-là ? C' est ma garniture ? Juste ciel !  
C' est pour devenir folle. Mais vous avez donc juré  
de ne rien faire comme personne ? J' ai passé deux  
heures à vous expliquer ce que je voulais.

Sophie.

Mais regardez donc, mademoiselle.

Mademoiselle De Mussy.

La seule fois peut-être que j' aie mis de l' intérêt  
à ma toilette ! Ah ! Grands dieux ! Que j' ai eu  
tort de ne

p81

pas m' adresser à Paris ! Madame Mairet, c' est une  
terrible leçon que vous donnez là.

Madame Mairet.

Vous criez contre votre garniture ; je puis vous  
répondre qu' elle a fait l' admiration de deux ou  
trois dames qui sont venues ici.

Mademoiselle De Mussy.

Vous l' avez donc montrée ?

Sophie.

Je ne puis pas travailler dans la cave.

Mademoiselle De Mussy, à Madame Mairet, avec  
ironie.

Vous avez une demoiselle qui a bien de l' esprit.

Sans travailler dans la cave, ne peut-on pas avoir  
une arrière-boutique ?

Madame Mairet.

C' est comme votre chapeau, si vous vouliez  
l' essayer ?

Mademoiselle De Mussy, prenant le chapeau.

Que voulez-vous que j' essaie un chapeau bleu ?

Madame Mairet.

Je vous répète, mademoiselle, que votre chapeau  
n' est pas bleu.

Mademoiselle De Mussy essaie le chapeau, et se  
regarde dans une glace.

Ah ! Que je suis laide !

Sophie, à part.

Ce n' est pas la faute du chapeau.

Mademoiselle De Mussy.

Je me fais peur ; je ressemble à ma mère ; j' ai l' air

d' avoir cent ans. Je voulais, au contraire, quelque chose de jeune. (elle se laisse tomber sur un siège avec tous les signes du plus grand abattement ; et, après un moment de silence, elle arrache le chapeau de dessus sa tête, et le jette avec emportement sur le comptoir.) tenez, voilà votre guenille, tâchez de la vendre à quelque marchande de chansons. Ah ! C' est épouvantable ! Comment vais-je faire pour demain ? Je n' ai rien à mettre, rien, absolument rien. Donnez-moi donc au moins des conseils. Je ne puis pas rester comme cela. Il faut prendre une décision ; mais, avec votre philanthropie, vous ne voudrez pas faire passer la nuit pour remplacer mon chapeau. Suis-je assez malheureuse !

Madame Mairet.

Un peu de patience.

Mademoiselle De Mussy.

Ce sont là les conseils que vous me donnez ? Un peu de patience ! Ne dirait-on pas que j' en ai manqué depuis une heure que je fais du mauvais sang ? Eh bien ! Vous ne parlez pas, vous ne dites rien ?

Madame Mairet.

J' attends que vous me fassiez une nouvelle commande.

Mademoiselle De Mussy.

à quoi cela servira-t-il ? Si vous employez les mêmes ouvrières, elles ne feront encore que du bousillage.

Je ne sais où vous allez déterrer ces filles-là !

Sophie.

Dans votre famille, Mademoiselle De Mussy.

M Ducastel, à part.

Mademoiselle De Mussy ! Qu' entends-je ?

Madame Mairet.

Sophie, finissez.

Sophie.

Pourquoi donc, madame ? Il n' y a que moi qui travaille en modes pour vous. Mademoiselle ne l' ignore pas ; et, quand elle m' appelle bousilleuse, je puis bien lui dire que je suis sa cousine. Oui, mademoiselle, je suis Sophie Pouzons, comme vous êtes Adélaïde Pouzons. La seule différence qu' il y ait entre nous, c' est que mon père n' a pas fait fortune comme le vôtre, et qu' il n' a pas pris de sobriquet.

Mademoiselle De Mussy.

Quel déluge de paroles !

Sophie.

Ah ! Mais dame, chacun a son orgueil.

Mademoiselle De Mussy.

Vous croyez bien, Madame Mairet, qu' après une scène aussi scandaleuse je ne remettrai plus les pieds chez vous.

Madame Mairet.

Mais, mademoiselle...

Mademoiselle De Mussy.

Non, Madame Mairet, cela n' est pas possible. Je ne m' abaisserai pas à répondre à votre fille de comptoir. Ses injures ne peuvent m' atteindre ; mais, pour qu' elle n' ait pas la satisfaction de les répéter aux dames de ma connaissance qui se fournissent ici, je vais leur dire que je vous quitte, et les engager à suivre mon exemple.

(elle sort.)

## SCENE VI

p84

Madame Mairet, M Ducastel, Sophie.

Madame Mairet.

Vous venez de faire un beau chef-d' oeuvre,

Mademoiselle Sophie.

M Ducastel.

Comment nommez-vous cette personne-là, madame ?

Ne vous l' ai-je pas entendu appeler Mademoiselle

De Mussy ?

Madame Mairet.

Hélas ! Oui, monsieur.

M Ducastel.

Cette demoiselle De Mussy a-t-elle une soeur ?

Madame Mairet.

Non, monsieur.

M Ducastel.

Ou une nièce ?

Madame Mairet.

Pas davantage.

M Ducastel.

Est-ce que celle que je viens de voir pense encore à se marier ?

Sophie.

Elle y pensera toute sa vie. Elle manque régulièrement deux ou trois mariages chaque année.

M Ducastel.

Madame, qu' est-ce que je vous dois ?

p85

Madame Mairet.

Monsieur, je vais vous le dire aussitôt que j' aurai achevé ce jabot.

M Ducastel.

Je n' ai pas le temps d' attendre. Voilà une pièce d' or ; faites-moi le plaisir de vous payer.

Madame Mairet.

Mais, monsieur, c' est l' affaire de quelques minutes.

M Ducastel.

Je n' ai pas une seconde à perdre. Je vais faire mettre les chevaux à ma chaise de poste.

Madame Mairet.

Monsieur ne va pas quitter la ville ?

M Ducastel.

Tout de suite. Voulez-vous me rendre sur la pièce que vous avez devant vous ?

Madame Mairet.

Et vos jabots ?

M Ducastel.

Je les ferai prendre plus tard. Finissons, de grâce, madame.

Madame Mairet.

Puisque vous le voulez absolument, voilà ce qui vous revient ; mais je suis vraiment désolée...

M Ducastel, donnant une pièce d' argent.

Vous aurez la bonté de donner cela pour moi à vos demoiselles. Madame, je suis votre serviteur.  
(il sort.)

## SCENE VII

p86

Madame Mairet, Sophie.

Sophie.

Est-ce qu' il est fou, ce monsieur ? Il laisse aussi ses gants. à qui en a-t-il donc ? Pour un monsieur aussi froid, c' est étonnant.

Madame Mairet.

C' est votre faute, mademoiselle. Vous vous conduisez de manière...

Sophie.

N' allez-vous pas dire que c' est moi qui l' ai engagé à reprendre la poste ? Si je m' en rapportais à quelques mots que j' ai entendus à la dérobée, je croirais bien plutôt...

Madame Mairet.

Faites-moi grâce de vos conjectures. Je suis tout

sens dessus dessous. Voir défiler comme cela toutes ses pratiques les unes après les autres ! Si Mademoiselle De Mussy ne revient pas, j' en suis fâchée, Mademoiselle Sophie, mais nous ne resterons pas ensemble.

Sophie.

Il n' y aurait pas de justice à cela. C' est autant pour vous que pour moi que j' ai voulu la remettre à sa place. On a beau être marchand, on ne doit pas se laisser mesquiner aussi ouvertement.

Madame Mairet.

Cela me regardait, mademoiselle.

p87

Sophie.

Oh ! Que je serais contente, si ce dont je me doute était vrai !

#### SCENE VIII

Madame Mairet, Sophie, M Fillars.

M Fillars.

Où est donc ce monsieur ?

Sophie.

Il est parti.

M Fillars.

Parti ! Où est-il allé ?

Sophie.

à son auberge.

M Fillars.

Il va revenir ?

Sophie.

Au contraire, il va s' en aller.

M Fillars.

S' en aller ?

Et, si vous voulez lui parler, dépêchez-vous de le rejoindre, à moins qu' il ne vous convienne mieux de prendre aussi la poste pour courir après lui.

M Fillars.

Qu' est-ce que cela signifie ?

Sophie.

Cela signifie qu' il s' en retourne chez lui.

p88

Madame Mairet.

Du moins c' est ce qu' il nous a dit.



M Fillars.

Il y a quelque chose là-dessous. Est-ce qu' il est venu quelqu' un lui parler ?

Sophie.

Personne. Il n' est venu que Mademoiselle De Mussy qui n' a seulement pas pris garde à lui, mais qui, en récompense, nous a fait un sabbat d' enfer à propos d' une robe et d' un chapeau qu' elle nous avait commandés pour demain.

M Fillars, se frappant le front.

Et ce monsieur était là ? Et il a tout entendu ?

Ah ! Que je suis imbécile ! C' est cela. Mais où diable aller deviner que M Ducastel soit venu de soixante lieues pour épouser Mademoiselle De Mussy ?

Sophie.

Je ne m' étais pas trompée.

M Fillars.

Cela s' explique pourtant. L' abbé de Montègre fait depuis trente ans le boston de Madame De Mussy ; il voit toujours Adélaïde comme une enfant ; il aura trouvé que ce mariage était très-sortable.

(il rit.) ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Par où vais-je commencer mes visites de ce soir ? Il faut que j' aille au moins dans vingt maisons. Elle a donc bien fait le démon ?

Sophie.

Demandez à madame.

M Fillars.

Je m' en rapporte bien à vous. C' est à mon compte

p89

le dix-neuvième mariage qu' elle manque tout-à-fait par sa faute, et je pourrais dire le vingtième si j' étais mauvaise langue.

Madame Mairet.

Ne répandez pas cela, Monsieur Fillars, quand ce ne serait qu' à cause de moi.

M Fillars.

à moins que je ne meure de mort subite, ce sera demain la nouvelle de toute la ville.

Madame Mairet.

Elle m' a menacée de m' ôter mes pratiques.

M Fillars.

Bast ! Cette aventure va vous donner la plus grande vogue au contraire. Je m' engage pour ma part à ne raconter l' affaire qu' en gros, et à renvoyer à vous toutes les personnes curieuses des détails. Ce sera la ville et les faubourgs. Ah ! Mademoiselle De Mussy, à votre âge, avec votre figure, vous ne vous donnez seulement pas la peine de réformer votre

caractère ! Sur quoi comptez-vous donc pour trouver un mari ? Apprenez, Mademoiselle Pouzons, que le proverbe dit :  
on attrappe plus de mouches avec du miel  
qu' avec du vinaigre.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)